

femme qui hurle, dont les jeunes enfants vont et viennent le visage fermé, aux aguets, j'ai pris l'habitude après dîner d'enfiler des baskets pour sortir marcher dans

Il y a aussi cette femme, Helena, elle est en vacances à l'étranger, un épicier la surveille à son insu – mais c'est lui qui la sauvera. Au fil des pages et de ces onze nouvelles, on croise aussi une étudiante : elle a fait son choix, ce sera solitude et faim, comme pour se purifier... Chez Lauren Groff, les menaces sont toujours prégnantes, présentes, et les personnages ambigus – ce qui est encore le cas dans *Floride*. Dans un monde où tout est incertain,

qu'elle sait à la perfection jouer du flou, de l'ambiguïté. *Floride*, c'est le mix réussi entre l'univers de Tennessee Williams et *Sur l'eau* de Guy de Maupassant. Un mélange auquel Lauren Groff saupoudre avec allégresse d'une bonne dose de psychologie, de féminisme et de modernité.

Floride,
de Lauren Groff.
Éditions de l'Olivier.

Textes :

Serge Bressan

correspondant à Paris)

Au nom de tous les miens

La romancière Johanne Rigoulot décrit la décomposition de sa famille après un fait divers : le meurtre conjugal commis par son proche cousin.

Au commencement, il y a un mariage. «Il faisait terriblement chaud le 30 août 1997 dans ce village des monts du Lyonnais. Pierre et Katia avaient coordonné leur tenue. Le costume trois pièces était assorti à la robe à festons. Il a vite fallu faire tomber les vestes.» Tout au long du mariage, on danse, on rit, et résonne le refrain d'*Alexandrie, Alexandra*... Pierre, le marié, est en sueur, rapporte sa cousine Johanne Rigoulot, scénariste et écrivaine. À la fin du récit, il y a toujours *Alexandrie, Alexandra*, en marche funèbre, cette fois.

En juillet 2004, un dimanche matin, Pierre a tué sa femme Katia, mère de leurs filles. Pour une histoire de coussins, semble-t-il : elle voulait s'en débarrasser, il voulait les garder. Pierre a massacré Katia. Johanne, sa cousine, se souvient de leur enfance, de leur adolescence. Raconte ce cousin qu'elle aimait bien, qu'on disait gentil et doux. Dont on disait : «Il ne se plaint jamais» ou «Il est inapte au conflit». Quand on annonce le drame à Johanne, elle n'y croit pas, a la sensation qu'on lui parle d'un autre homme. «C'est un fait divers comme la France en compte des centaines chaque année, écrit Johanne Rigoulot. Quand, au hasard d'une conversation, j'évoque "mon cousin condamné pour le meurtre de sa femme", je m'étonne de la surprise des gens. Les crimes et délits saturent les journaux et nourrissent nos imaginaires. Ils doivent bien trouver leur réalité quelque part.»

Pierre a tué Katia. Il a imaginé une mise en scène, caché le cadavre, participé aux recherches avec ses beaux-parents. «Trois jours plus tard, écrit l'auteure, l'affaire envahissait nos vies. La famille est un organisme vivant. Qu'un seul élément l'intoxique et le corps entier entre en lutte.» Par ce geste, le cousin a obligé la famille, l'entourage et tous les autres à parler de Katia au passé, a fait surgir aussi les secrets que toute famille véhicule. «Ombre et lumière se mélangent en permanence», lit-on. Et puis, il y aura le temps du procès. «On fouille les armoires. Ici, pas de place pour la pudeur.» En quatre ans, trois jugements (procès, appel, cassation). Et cette question : de quel Pierre parle-t-on? Esquisse de réponse de la cousine : «J'ai connu l'homme. Eux rencontrent un meurtrier.» Pierre en prison, Johanne lui écrira des lettres. Elle n'a jamais cherché à l'excuser. Elle écrit à un homme plongé, par l'horreur de son geste, dans une infinie détresse. Elle lui écrit; écrit sur lui, autour de lui, «c'est qu'il existe encore».

Un dimanche matin, de Johanne Rigoulot. Éditions des Équateurs.



Photo : dr